



HAL
open science

Stephen CRANE, UN MYSTERE D'HEROISME

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

| Paul Carmignani. Stephen CRANE, UN MYSTERE D'HEROISME. 1972. hal-01779583

HAL Id: hal-01779583

<https://hal.science/hal-01779583>

Preprint submitted on 26 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Stephen CRANE
UN MYSTÈRE D'HÉROÏSME

Traduction de PAUL CARMIGNANI

A PRÈS LES COMBATS INCESSANTS ENTRE LES DEUX ARMÉES, l'uniforme sombre des soldats était tellement empoussiéré que le régiment semblait se confondre avec le talus argileux qui l'abritait des obus. Au sommet de la colline, une batterie rivalisait à grands coups de gueule avec d'autres canons et aux yeux des fantassins, les artilleurs, les canons, les caissons et les chevaux paraissaient clairement détachés sur le bleu du ciel. Lorsqu'une pièce entrait en action, une langue de feu parfaitement cylindrique dardait au ras de l'horizon un éclair monstrueux. Les servants de la batterie portaient des pantalons de coutil blanc, couleur qui rendait les jambes plus apparentes que le reste du corps, et lorsqu'ils couraient former les groupes sur l'ordre d'officiers vociférants, cette particularité frappait les fantassins plus que de coutume.

À ce moment-là, Fred Collins de la Compagnie A disait : « Nom d'un chien ! Je boirais bien un coup. Y a pas d'eau dans le coin ? ». Puis quelqu'un cria : « Le clairon vient d'encaisser ! » La moitié du régiment tourna la tête à la façon d'un automate et vit, le temps d'un éclair, le soubresaut d'un cheval mortellement atteint et un cavalier tomber à la renverse, un bras tordu, une main plaquée sur le visage. Sur le sol éclatait la terreur incandescente d'un obus qui explose avec des gerbes de flammes semblables à des lances. Un clairon scintillant se détacha brusquement du dos du cavalier tandis que s'effondraient l'homme et sa monture.

Quelquefois, ceux de l'infanterie jetaient un regard sur la jolie prairie qui s'étendait à leurs pieds. Les hautes herbes vertes ondoyaient doucement sous la brise. Au-delà se dressait la carcasse grise d'une maison à demi éventrée par les obus et les coups de hache frénétiques de soldats en quête de bois de chauffage. L'emplacement d'une vieille barrière était encore en partie délimité par de longues touffes d'herbe et, çà et là, un piquet. Un obus avait déchiqueté la maison. De légères traînées de fumée grise montant en spirales de quelques braises ardentes marquaient l'endroit où la grange s'élevait autrefois.

Par delà un rideau de bois verdoyants, retentissait l'écho de quelque formidable rencontre : c'était comme si deux bêtes de la taille d'une île s'affrontaient. Au loin, on voyait brusquement surgir puis disparaître hommes, chevaux, batteries et drapeaux, tandis qu'au fracas des décharges de l'infanterie s'ajoutaient souvent des clameurs sauvages et frénétiques.

Au cœur de la bataille, Smith et Ferguson, deux simples soldats de la Compagnie A, poursuivaient avec chaleur une discussion qui touchait aux questions les plus graves de l'existence de la Patrie.

Sur la colline, la batterie se lança bientôt dans un duel effroyable. Les jambes blanches des servants couraient de ci de là et les officiers redoublaient leurs cris. Les canons campés dans une impassible fierté étaient l'emblème d'une force parfaitement maîtresse d'elle-même au milieu de clameurs de mort enveloppant la colline de leurs tourbillons.

Un des chevaux attelé à une pièce fut soudain atteint et s'effondra avec un grand frémissement, et dans leurs efforts désespérés pour échapper au chaos et à la destruction ses compagnons affolés traînèrent son corps déchiqueté. Un jeune soldat montant un des chevaux de tête jura et tempêta sur sa selle puis tira furieusement sur la bride. Un officier hurla un ordre si violemment que la voix lui manquant et la phrase se termina sur un couac.

La première compagnie du régiment était passablement exposée ; le colonel lui intima l'ordre de se mettre davantage à l'abri de la colline. Il y eut un cliquetis de métal.

Un lieutenant de la batterie qui descendait le coteau sur son cheval passa devant eux en se tenant soigneusement le bras droit de la main gauche : on aurait cru que ce bras ne faisait point partie de son corps et appartenait à quelqu'un d'autre. Sereine et réfléchi, sa monture avançait au pas. Le visage de l'officier était barbouillé de sueur et son uniforme aussi désordonné que s'il s'était battu au corps à corps avec l'ennemi. Il sourit d'un air résolu lorsque les hommes le dévisagèrent puis dirigea son cheval vers la prairie.

Collins de la Compagnie A s'écria : « Je boirais bien un coup. J'parie qu'y a de l'eau dans ce puits là-bas !

– Ouais, mais comment que tu vas y arriver ? »

En effet, la petite prairie qui les en séparait était alors soumise à un terrible bombardement. Il ne restait rien de sa belle et verte tranquillité. La terre brune volait, lancée comme par poignées monstrueuses. Les jeunes pousses d'herbe étaient soumises à un terrible massacre. Elles étaient lacérées, brûlées, rasées. Par un étrange caprice, la bataille avait fait de cette petite prairie délicate l'objet de la rage incandescente des obus et chacun d'eux en explosant était comme une imprécation lancée au visage d'une fille innocente.

En traversant ce terrain découvert, l'officier blessé se dit : « Bon sang ! Si toute l'armée était massée ici, ils ne tireraient pas avec plus de hargne ! »

Un obus s'abattit sur les ruines grises de la maison et, après le fracas de l'explosion, comme le mur défoncé s'écroulait il y eut un bruit pareil au claquement des volets lors des folles rafales de l'hiver. De fait, les fantassins qui se tenaient à l'abri du talus ressemblaient à des hommes contemplant la fureur de lamer du haut d'une côte. La batterie sur la colline constituait le point de mire de l'ange de la calamité. Plus rares étaient les hommes aux jambes blanches qui s'affairaient près des canons. Un projectile avait anéanti une des pièces, et une fois dissipés l'éclair aveuglant, la fumée, la poussière et la force haineuse de l'impact, on put voir des jambes blanches étendues sur le sol. De même, dans le secteur de l'arrière où les chevaux de trait doivent, naseaux tournés vers la bataille, attendre l'ordre soit d'arracher les canons à la destruction, soit de les conduire là même, ou partout ailleurs où ces hommes incompréhensibles les enverraient à grands coups de fouet et d'éperons – dans cette colonne de spectateurs passifs et silencieux dont le cœur palpitant ne voulait leur laisser oublier l'homme qui les domine de sa loi de fer – dans cette troupe bestiale avait sévi sans relâche un hideux carnage. Dans l'amas de chevaux prostrés et sanglants, les hommes de l'infanterie virent une bête

dresser son corps meurtri sur ses pattes de devant et lever les naseaux vers le ciel avec une éloquence profonde et mystique.

Des camarades plaisantaient Collins sur sa soif : « Dis donc, si t'as si soif que ça, pourquoi tu vas pas chercher à boire ? — Oh ça va, je vais pas tarder à le faire si tu la fermes pas ! »

Un lieutenant d'artillerie lança son cheval sur le flanc de la colline bourbeuse, aussi insouciant que s'il avait été en terrain plat. Passant au galop devant le colonel d'infanterie, il leva brusquement la main en un salut rapide. « Faut sortir de là », rugit-il en colère. C'était un officier à barbe noire et ses yeux ronds qui ressemblaient à des billes, étincelaient comme ceux d'un fou.

Le gros major qui, au mépris du danger, se tenait debout, jambes écartées, sabre à l'horizontale derrière lui, suivit le cavalier du regard puis se mit à rire. « Faut qu'il rapporte des ordres et en vitesse, sinon adieu la batterie ! » fit-il observer.

Le jeune capitaine de la deuxième compagnie, pour se mettre en avant, se risqua à dire au lieutenant-colonel que l'infanterie ennemie n'allait pas tarder à attaquer la colline ; le lieutenant-colonel le remit à sa place.

Un soldat d'une des compagnies de l'arrière parcourut la prairie du regard et, se retournant vers un camarade, lui dit : « Regarde par là, Jim ! » C'était l'officier blessé de la batterie qui un moment auparavant avait entrepris de traverser la prairie en se tenant si soigneusement le bras droit avec sa main gauche. Selon toute apparence, il s'était trouvé sur la trajectoire d'un obus à un moment où personne ne pouvait l'apercevoir et on le voyait à présent face à terre, un pied pris dans l'étrier et la jambe tendue sur le cadavre de sa monture. Le cheval avait une patte dressée en l'air, un peu de biais, et raide comme un piquet. Autour de ce couple immobile, les obus tonnaient toujours.

Dans la Compagnie A, on se disputait. Collins agitait son poing sous le nez des camarades qui riaient. « Le diable vous emporte ! Je n'ai pas peur d'y aller. Un mot de plus et j'y vais ! — Tu parles que t'y vas ! Tu vas vraiment la traverser c'te prairie ? »

D'une voix terrible, Collins répondit : « Vous allez voir ! »

Devant cette sinistre menace, ses camarades se mirent à ricaner de plus belle. Collins leur lança un regard noir et alla trouver son capitaine. Celui-ci conversait avec le colonel du régiment.

« Mon capitaine, dit Collins saluant et se mettant au garde-à-vous — à cette époque, tous les pantalons faisaient des poches aux genoux — Mon capitaine, j'demande la permission d'aller chercher de l'eau au puits là-bas ! »

Le colonel et le capitaine se retournèrent en même temps pour considérer l'extrémité de la prairie. Le capitaine rit. « Vous devez avoir une sacrée soif ?

— Oui, mon capitaine.

— Hé bien... heu... », fit le capitaine. Au bout d'un moment, il demanda : « Ça ne peut pas attendre ?

– Non, mon capitaine ».

Le colonel, pendant ce temps, dévisageait Collins. « Écoute un peu, mon garçon – Collins n'était pas un garçon – tu ne crois pas que c'est prendre de bien gros risques pour un peu d'eau ? – J'en sais rien », répondit Collins, mal à l'aise. La colère qu'il éprouvait envers ses compagnons, colère qui peut-être l'avait entraîné malgré lui dans cette histoire commençait à retomber. « Ça se peut bien ».

Le colonel et le capitaine l'observèrent quelque temps.

« Bon, dit enfin le capitaine.

– Bon, dit le colonel. Si tu tiens à y aller, ma foi, vas-y ». Collins salua. « Je vous remercie beaucoup ».

Alors qu'il s'éloignait, le colonel le rappela : « Prends aussi les bidons de quelques camarades et dépêche-toi de revenir.

– J'y manquerai pas, mon colonel ».

Alors le colonel et le capitaine se regardèrent ; la pensée leur était soudain venue à l'esprit que tous deux étaient absolument incapables d'affirmer si oui et non Collins voulait y aller. Ils se retournèrent pour l'observer et, le voyant entouré de camarades qui gesticulaient, le colonel s'écria : « Sacrebleu ! Je crois bien qu'il y va ».

Collins avait l'air d'être plongé dans un rêve. Il gardait au milieu des questions, des conseils, des avertissements et du flot de paroles de ses camarades un étrange silence.

Ils étaient fort occupés à le préparer à l'épreuve qui l'attendait. L'examen attentif auquel ils le soumi-
rent rappela en quelque sorte l'inspection que les valets d'écurie font passer à un cheval avant la course ; ils étaient stupéfaits, ébahis par toute cette histoire. Leur étonnement se traduisait par de curieuses répétitions.

– Tu y vas, c'est sûr ? demandaient-ils sans cesse.

– Sûr et certain ! criait finalement Collins, furieux.

L'air maussade, il s'éloigna à grandes enjambées. Il tenait par leurs courroies cinq ou six bidons bal-
lotant. Sa casquette semblait se refuser à tenir en place aussi y portait-il souvent la main pour la rabattre sur le front.

Un remous parcourut la colonne compacte. Comme un animal démesuré, la colonne avait bougé de façon imperceptible. Ses deux cents paires d'yeux étaient rivés sur la silhouette de Collins.

« Ben, mon colon, ça alors, c'est pas ordinaire !

– J'aurais jamais cru Fred Collins capable d'un truc pareil !

– Qu'est-ce qu'il va faire, au juste ?

– Il s'en va à ce puits là-bas, chercher de l'eau

– On meurt pourtant pas de soif. C'est idiot.

– C'est qu'on l'a mis au défi, alors, il y va.

– Ça alors ! Il doit être mûr pour le cabanon ».

Au moment où Collins se tournait en direction de la prairie et laissait le régiment derrière lui, il eut vaguement conscience qu'un gouffre – la vallée profonde de toutes les vanités – s'était ouvert entre ses camarades et lui. Tout cela était conditionnel mais les conditions exigeaient qu'il revienne vainqueur. Il avait aveuglément suivi d'étranges émotions et s'était mis dans l'obligation de marcher droit à la mort.

Cependant, il n'était pas sûr de vouloir revenir en arrière quand bien même il aurait pu le faire sans rougir. En réalité, il n'était pas sûr de grand-chose. Il était surtout étonné.

Avoir ainsi laissé son esprit circonvenir et acculer son être dans une telle impasse lui semblait tenir du prodige. Il se rendit compte que la situation ne manquait pas de grandeur dramatique.

Hormis le sentiment bien réel de son hébétude, il n'avait pourtant aucune perception précise de la réalité. Il percevait les tâtonnements de son esprit engourdi s'efforçant de saisir la forme et la couleur de ce coup du sort. Il s'étonnait de ne ressentir aucune peur aiguë entailler ses sens comme une lame. Il s'en étonnait, car depuis des siècles la tradition affirmait bien haut que les hommes devaient redouter certaines choses et que ceux qui n'éprouvaient point cette peur étaient des phénomènes – des héros.

Héros il était donc. Il éprouva la cruelle déception que nous ressentirions tous à nous découvrir capables de hauts faits que nous admirons le plus dans l'histoire et la légende. C'était donc ça, un héros. Somme toute, les héros n'étaient pas grand-chose.

Non cela ne pouvait être. Lui n'était pas un héros. Il n'y a aucune infamie dans la vie des héros ; or, lui se rappelait avoir emprunté quinze dollars à un ami qu'ensuite, malgré la promesse de rendre la somme le lendemain, il avait évité pendant dix mois. Lorsque, chez lui, sa mère l'avait exhorté à accomplir les premiers travaux de sa vie à la ferme, il s'était souvent montré irritable, capricieux et diabolique ; sa mère était morte depuis qu'il était parti faire la guerre.

Il s'aperçut que, dans cette histoire de puits, de bidons et d'obus, il était l'intrus dans le royaume des hauts faits. Trente pas le séparaient alors de ses camarades. Le régiment venait de tourner vers lui ses innombrables visages.

De la forêt de bruits terrifiants surgit une petite vague d'hommes dispersés. Leur tir rapide et farouche était dirigé vers le lointain feuillage où l'on voyait apparaître des petits panaches de fumée blanche. Le crépitemment de la fusillade des tirailleurs s'ajoutait au tonnerre des canons postés sur la colline. La mince ligne de soldats chargea au pas de course. Un porte-drapeau tomba raide avec son étendard comme s'il avait glissé sur du verglas. Des cris farouches montaient de ce lointain champ de bataille.

Collins eut soudain l'impression que deux doigts diaboliques lui bouchaient les oreilles. Il n'apercevait que flammes rouges et traits qui volaient. Le souffle d'une explosion le fit tituber ; il courut néanmoins comme un fou en direction de la maison qu'il voyait de la même manière que l'homme plongé jusqu'au cou dans le ressac écumant verrait la côte. Des éclats d'obus traversaient l'air en hurlant et les explosions d'une violence

sismique le rendaient fou de terreur par la menace de leur tonnerre. Dans sa course, les bidons s'entrechoquaient en cadence.

À mesure qu'il approchait de la maison, chaque détail de la scène prenait vie et relief. Il aperçut, éparpillées sur le sol, quelques briques – seuls vestiges de la cheminée pulvérisée. Il y avait une porte qui ne tenait que par un seul gond.

Depuis la lointaine masse de feuillage partaient des coups de feu en direction des tirailleurs tenaces. Ils se mêlaient aux obus et aux éclats, de sorte que mugissements, sifflements et hurlements déchiraient l'air en tous sens. Le ciel fourmillait de démons qui déchargeaient leur fureur sur sa tête.

Une fois arrivé au puits, il se jeta à plat ventre et plongea ses regards dans les ténèbres du fond. À quelques pieds de la surface, des reflets argentés miroitèrent un instant. Il empoigna un des bidons, le déboucha puis le fit descendre en le balançant au bout de la courroie. L'eau entra lentement avec un glouglou paresseux.

À ce moment-là, comme il était allongé le visage détourné, une terreur soudaine s'empara de lui et lui étreignit le cœur comme des serres. Toute force s'évanouit de ses muscles. L'espace d'un instant, il ne fut rien d'autre qu'un homme mort.

Le bidon se remplissait avec une lenteur exaspérante, à la façon de toutes les bouteilles. Bientôt, il reprit force et lui lança un juron retentissant. Il se pencha tant qu'il semblait vouloir y faire entrer l'eau de force avec ses mains. Lorsque son regard plongeait vers le fond, ses yeux brillaient comme des éclats de métal et dans leur expression se mêlaient avec une extrême intensité supplique et blasphème. Cette eau stupide le raillait.

Un obus éclata comme un coup de tonnerre. Une lueur écarlate perça les tourbillons de fumée et jeta un reflet rouge sur un pan de margelle. Collins dégagea brusquement son bras et le bidon avec le même mouvement précipité de l'homme qui retirerait sa tête de la gueule d'un four.

Il se remit sur pied à grand peine, lança un regard farouche puis hésita. Tout près de lui, le vieux seau traînait par terre avec un bout de chaîne rouillée. Il le fit rapidement descendre dans le puits. Le seau heurta l'eau, puis s'enfonça après s'être lentement retourné. Lorsqu'il le remonta en s'aidant d'une main tremblante puis de l'autre, le seau cogna souvent contre les parois du puits et perdit une partie de son contenu.

L'homme qui court en portant un seau plein ne peut adopter qu'une seule allure. Aussi, d'un bout à l'autre de cette lice effroyable sillonnée par les sifflements d'anges de la mort bien réels, Collins courut à la façon d'un fermier fuyant une laiterie, un taureau à ses trousses.

Son visage au regard effaré blêmit de peur... peur angoissante du coup qui le ferait tournoyer puis s'abattre sur le sol. Il tomberait comme il en avait vu bien d'autres le faire, si brusquement vidés de toute vie que leurs genoux ne touchaient pas le sol plus vite que la tête. Il vit la longue ligne bleue du régiment, mais ses camarades le regardaient du haut d'une étoile hors d'atteinte. Il remarqua des ornières profondes et des empreintes de sabot sur le sol qu'il foulait.

L'officier d'artillerie qui était tombé dans la prairie n'avait pas cessé de gémir en dépit de ce déchaînement de bruits. Les cris inutiles que la douleur lui arrachait, seuls les entendaient les obus et les balles. Lorsque Collins, hagard, arriva en courant, l'officier se souleva. Le visage contracté et blêmi par la douleur, il allait pousser un grand cri implorant, mais brusquement son visage se tendit et il appela : « Hé, jeune homme, donne-moi une gorgée d'eau, veux-tu ? »

Parmi les émotions dont il était la proie, Collins n'avait pas de place pour la surprise. La destruction toujours menaçante l'avait rendu fou de terreur.

« J'peux pas », hurla-t-il. Sa réponse trahissait toute la peur qui le faisait trembler. Sa casquette avait disparu et il avait les cheveux en bataille. Ses vêtements donnaient l'impression qu'on l'avait traîné sur le sol, par les talons. Il poursuivit sa course.

La tête de l'officier retomba sur sa poitrine, son coude fléchit. La jambe dont le pied était pris dans l'étrier de cuivre, était toujours tendue sur le flanc du cheval, l'autre disparaissait sous le cadavre.

Mais Collins fit volte-face. Il revint en arrière en toute hâte. Son visage était devenu gris et ses yeux n'exprimaient que terreur. « Tenez ! Voilà ! »

L'officier avait l'air d'un homme ivre mort. Son bras se plia comme une brindille. Sa tête s'affaissa comme si le cou avait été de jonc. Il glissait vers le sol pour s'allonger face contre terre.

Collins le saisit par l'épaule. « Tiens, voilà à boire ! Retourne-toi ! Pour l'amour du ciel, retourne-toi, mon vieux ! » Avec l'aide de Collins le tirant par l'épaule, l'officier tourna son corps et se laissa retomber, le visage tourné vers les régions où régnaient les bruits inouïs de la nuée de projectiles. Sur ses lèvres passa l'ombre légère d'un sourire tandis qu'il regardait Collins. Il poussa un soupir d'un souffle aussi léger que celui d'un enfant.

Collins essaya de maintenir le seau en place mais ses mains tremblantes firent tomber l'eau sur le visage du mourant. Alors il retira brusquement le récipient et reprit sa course.

Le régiment l'accueillit avec une immense clameur. Les visages barbouillés se plissaient sous l'effet du rire. Le capitaine refusa le seau. « Donne-le aux hommes. » Les deux jeunes lieutenants, toujours gais et folâtres, furent les premiers à s'en emparer. Ils se le disputèrent par jeu, à leur façon. Quand l'un d'eux essayait de boire l'autre, par taquinerie, le poussait du coude. « Arrête, Billie ! Tu vas me le faire renverser » dit l'un deux ; l'autre rit.

Soudain, on entendit un juron puis le choc mat d'un objet en bois tombant à terre et un murmure de stupeur dans les rangs. Les deux lieutenants échangèrent des regards furieux. Le seau était par terre, vide.

ESQUISSE D'INTERPRÉTATION

P. CARMIGNANI
(Université de Perpignan)

Composée à Mexico en 1895, deux ans après la parution du roman *The Red Badge of Courage*, la nouvelle "A Mystery of Heroism" fut publiée le 1^{er} et 2 août de la même année dans le *Philadelphia Press*. On pourrait aisément appliquer à cette nouvelle la critique que F. Brunetière adressait à G. Flaubert lors de la parution des *Trois Contes* (1877), critique traduisant bien l'impression qui se dégage d'une première lecture d'un "Mystère d'héroïsme" :

Nous retrouvons M. Flaubert (lisez S. Crane), c'est vrai, mais nous le retrouvons tel que nous le connaissons de longue date, et c'est précisément, c'est surtout de quoi nous nous plaignons... Ce n'est pas une manière, ce sont des paysages, des scènes entières, des visages connus qu'ils nous rappellent ces *Trois Contes* (substituez-y "A Mystery of Heroism") ! Les mêmes dessins sur les mêmes fonds, les mêmes tableaux dans les mêmes cadres ; et ceci, c'est la marque d'une invention qui tarit.

La nouvelle n'est, en effet, qu'un écho – non pas amplifié mais condensé –, du roman avec lequel elle partage le même thème : la conquête du courage et de la virilité par un simple soldat lors de la guerre de Sécession. Ajoutons que roman et nouvelle évoquent les mêmes scènes et paysages ; par exemple, chaque texte s'ouvre sur une description de l'armée au repos (cf. roman : "An army stretched out on the hills" et la nouvelle : "The regiment seemed a part of the clay bank which shielded them...") ; on retrouve la même description des tirailleurs, du porte-drapeau et des bidons car H. Fleming, le protagoniste du roman, dans une scène en quelque sorte prémonitrice, demande aussi la permission d'aller chercher de l'eau ("he obtained permission to go for some water" *RBC*). Les images les plus frappantes se font également écho : "the guns argued" (*RBC*) vs. "the battery was arguing" ("A Mystery") ; "the crimson fury" (*RBC*) vs. "the crimson terror" ("A Mystery") ; "this region of noises" (*RBC*) vs. "That region where lived unspeakable noises" ("A Mystery"). Enfin, les deux héros évoquent et l'image de leur mère et leur vie à la ferme. Tous deux sentent un gouffre s'ouvrir entre leurs camarades et eux, et chacun, éprouvant la sensation d'être un intrus ("The youth felt that he was an invader" [*RBC*] vs. "He was an intruder" ["A Mystery"]) perd également sa casquette, symbole de l'appartenance à la communauté. La liste des correspondances et similitudes pourrait être allongée à loisir... ; elle est déjà bien suffisante pour démontrer l'indéniable parenté existant entre roman et nouvelle.

The Red Badge of Courage a été un succès sans précédent, au point de nuire à l'auteur plus que de le servir ; S. Crane, dont on ne faisait jamais mention sans rappeler qu'il était « le distingué auteur du *The Red Badge of Courage* », a été prisonnier de sa gloire et il n'a guère su ou pu renouveler son inspiration. La dernière œuvre à laquelle il travaillait avant sa mort, *Great Battles of The World* – ouvrage que les critiques sont unanimes à juger médiocre – révèle à quel point l'artiste avait cédé le pas au journaliste.

Si on peut arguer de ce qui précède que l'inspiration de S. Crane était près de se tarir, il faut toutefois reconnaître que son style avait au contraire gagné en vigueur et concision ; le choix du genre littéraire utilisé

pour conter cet épisode en est la meilleure preuve. La nouvelle, genre bref par excellence et par définition, est exempte de tout ce qui alourdissait le roman et faisait dire à son auteur qu'il était bien trop long. Si originalité il y a dans "Un mystère d'héroïsme", c'est donc au plan du style (riche en innovations) et de la technique narrative qu'il convient de la chercher. La technique narrative anticipe dans bien des cas – nous assumons l'anachronisme – la technique cinématographique. Certes, le cinéma n'existait pas encore lorsque Crane composa cette nouvelle, mais les termes techniques propres au septième art s'appliquent fort bien aux méthodes et moyens mis en œuvre dans la nouvelle car l'objectif des deux mediums est identique : il s'agit de montrer et de faire vivre une histoire.

Ainsi, le récit s'ouvre sur le panorama du champ de bataille ; le narrateur balaie du regard ("*traveling*") le régiment au repos et le paysage environnant pour se focaliser sur un individu particulier, Fred Collins ("*close-up*"). Après ce gros plan, le narrateur poursuit sa description panoramique du cadre de l'action pour s'arrêter une fois encore sur le lieutenant puis sur Collins. Cette alternance de *travellings* et de *close-ups* sert à poser les données de la nouvelle, c'est-à-dire à opposer la masse et l'individu, à passer du général au particulier. Dans cette multitude d'hommes, deux individus vont être privilégiés ; le lecteur devine qu'une relation va s'établir entre eux, qu'un destin particulier va les rapprocher.

Un autre procédé cinématographique est également appliqué à Collins pour traduire son état d'esprit lors de sa course vers le puits. Il ne s'agit plus ici d'une succession de *travellings* et de *close-ups* mais d'une vision floue de la réalité, accompagnée d'un "effet de fondu" ("*fading*"), à laquelle se surimpose brusquement une image claire et nette de détails minuscules. Dans le déchaînement qui l'entoure et perturbe toute perception, l'esprit de Collins se raccroche à un aspect particulier du paysage, qui va absorber son attention tout entière. En témoigne, par exemple, le paragraphe suivant : "*From the forest of terrific noises. . . Collins felt that two demon fingers were pressed into his ears. He could see nothing but flying arrows. . .*" qui s'oppose à "*As he neared the house, each detail of the scene became vivid to him. He was aware of some bricks*". Cette technique est la conséquence d'un souci extrême de vérité psychologique et d'impression de vécu ; S. Crane veut amener le lecteur à partager l'expérience de la peur et du désarroi. Le mot devient ainsi l'équivalent verbal de l'image et du son ; sans aller jusqu'à des procédés typographiques comme en emploie par exemple, J. Dos Passos, Crane par des rapprochement inattendus redonne force et vie aux mots vidés d'expressivité par un usage intensif. Le mot ne fait plus seulement appel à l'entendement mais aux sens, à l'œil et à l'oreille. On peut voir là l'influence des peintres impressionnistes (Crane fréquentait "*The Art Students' League*") et du style journalistique, qui cherche davantage à frapper et à évoquer qu'à développer ; le récit devient une sorte de sténographie du réel, d'où l'usage des couleurs dans des associations insolites ("*crimson terror*" ; "*the red hate of shells*" ; "*the green and beautiful calm*"), des sons ("*the clank of steel against steel*") et l'atmosphère surréaliste de certains passages (les artilleurs réduits à des "*white legs*"). Il n'y a point, a-t-on dit, d'épithètes dans la nature, Crane ne se fait pas faute cependant d'en prêter au paysage et aux objets (les canons sont doués de

“*stolidity and courage*”) ; tous ces effets font surgir un univers démentiel et apocalyptique où la guerre qui se déchaîne crée les métamorphoses les plus inattendues.

Bien que la nouvelle soit intitulée “A Mystery of Heroism” on peut se demander si l’histoire illustre réellement le thème annoncé par le titre. Y a-t-il véritablement acte héroïque ? Si oui, quel est-il donc ?

– Est-ce le fait d’aller chercher de l’eau au puits ? Non, puisque Collins y est poussé et que le hasard lui force la main.

– Est-ce le fait d’avoir traversé le terrain découvert jusqu’à la maison et d’en être revenu ? Non, car c’est un acte inutile.

– Ou bien est-ce d’être retourné sur ses pas pour donner à boire à l’officier blessé ? Un tel acte serait certainement plus héroïque que les précédents s’il n’était probablement dicté par le sentiment de honte que Collins n’a pu manquer d’éprouver en abandonnant l’officier à son triste sort. Ainsi, l’héroïsme serait dû au sentiment de honte condamné quelques pages plus tôt. Voilà un renversement assez inattendu mais bien en accord avec le caractère ironique des nouvelles de S. Crane.

Le seul héroïsme à porter au crédit de Collins a été non pas de franchir le champ de bataille ou de porter secours à un mourant, mais bien de descendre en lui-même, et c’est là l’héroïsme le plus difficile à accomplir parce que le plus obscur et le moins spectaculaire, le seul qui s’accomplisse sans audience. Comme l’a écrit le poète Yeats : « Pourquoi honorer ceux qui meurent sur le champ de bataille ? L’homme peut faire preuve d’autant de courage et d’intrepidité en plongeant dans l’abîme de son être. » La course vers le puits est en réalité une ordalie conduisant à la conquête de soi-même et de la virilité. Ce passage vers un nouveau statut est nettement marqué par deux moments importants situés dans le texte l’un au début de l’action, l’autre vers la fin. Le premier jalon est représenté par le mot “*lad*” (« Mon garçon ») adressé à Collins par le colonel ; l’irritation manifestée par Collins à se voir attribuer cette épithète, accentue le manque de maturité dont le protagoniste fait preuve au cours de la bataille (cf. sa discussion avec Ferguson). Par un étrange coup du sort, Collins, jusqu’alors spectateur de la bataille va en devenir un des acteurs. Le second jalon, qui clôt cet itinéraire, est constitué par la scène où le lieutenant blessé appelle Collins « jeune homme » (“*Young man*”) confirmant ainsi le nouvel état du jeune soldat. Comme dans *The Red Badge of Courage*, le thème de la nouvelle est la conquête de la virilité. Acte héroïque ou pas, la question reste posée dans le titre même. . .